Marcel Ghigny

Mai 69

Mai 68, et après ?

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Marcel Ghigny 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Prologue

Les rochers de Percé se voilent de brouillard. Quelques taches de verdure se découpent sur les dernières neiges. La Gaspésie sort de l'hiver. Au-dessus d'un océan bleu sombre, les fous de Bassan tournent, plongent et survolent les rares toits de tuiles rouges. Un homme sort d'une grosse bâtisse blanche, accrochée à la colline. Il n'est pas grand, le corps est solide et harmonieux, mais c'est sa chevelure blanche et abondante qui domine. Les boucles légères sont portées par le vent, le visage est rond, les traits expressifs et intelligents. Il a le nez fin sous des sourcils bien dessinés, une bouche aux lèvres tendres et des yeux bleus horizon, presque aussi gris que les rochers. Il s'assied sur un banc adossé au mur de façade, le regard se perd dans la brume.

Cet homme, c'est Julien. Il a soixante-trois ans. Il respire profondément l'air humide qui s'engouffre dans ses poumons pour s'échapper en volutes plus denses encore. Il passe une main dans sa chevelure

hirsute et baisse le regard sur une lettre, tenue d'une main crispée. Le haut du papier tressaille au vent et laisse voir une petite écriture serrée. Julien connaît le contenu de cette lettre par cœur.

« Ivry-sur-Seine, le 26 mars 1993

Père,

Cette lettre te surprend, j'en suis sûr. Sans doute est-ce la première fois que tu lis mon écriture. Ce n'est pas un reproche, mon intention est de ne rien exprimer qui puisse te fâcher.

J'ai suivi ton parcours durant toutes ces années. Ton succès est mérité, ton talent est évident. J'ai bien sûr lu tes romans. Ils parlent d'amour, d'idéal, de fidélité, du moins, dois-je rajouter pour être honnête, fidélité aux idées qui te sont chères, l'écologie, la liberté, le rejet de la société de consommation et de la morale bourgeoise. Belles idées, j'en conviens. Elles appartiennent à ta génération, tu peux en être fier.

Les miennes diffèrent quelque peu, mais nous en parlerons peut-être à l'occasion. Car j'espère te rencontrer. Il en est temps, ne crois-tu pas ?

Que sais-tu de moi ? Me reconnaîtras-tu ? Sais-tu que mes cheveux sont châtains, comme les tiens ?

D'après Lucie, je te ressemble.

Je te ressemble à plus d'un titre…

J'ai le virus de l'écriture. Ce besoin de remplir des feuilles blanches, d'y voir mon écriture, de m'y liquéfier. Sans doute connais-tu la même émotion.

J'ai eu envie de parler de toi. J'avais besoin de te donner au moins cette forme à défaut d'une autre. Qu'en penses-tu ?

Je te joins mon projet. J'ai un éditeur qui s'y intéresse, mais il désire une préface de ta main. Ferais-tu cela pour moi ?

Dans l'espoir d'une réponse favorable,

Ton fils Sylvain. »

La signature est serrée, elle aussi. La lettre accompagnait un manuscrit. Julien l'a lu, une fois, deux fois, dix fois. Il revoit le grand titre : « *Mon père, Julien Loriers* ». En dessous, « *Par Sylvain Loriers* », plus bas encore, « *Biographie* ».

Première lecture, stupéfaction, aux suivantes, la colère, puis enfin, le vide. Celui qu'il côtoie le plus souvent aujourd'hui. Un vide ouvert à toutes les choses qui lui viennent, qu'elles soient bonnes ou

mauvaises, l'équilibre qu'il a enfin trouvé. Accepter la vie, sans référence ni au passé ni au futur. Prendre les choses comme elles sont, ni plus ni moins. Et c'est en cela que cette lettre le trouble. Elle n'a de sens qu'ancrée dans son passé et il devrait l'ignorer. Ne pas rouvrir cette cicatrice. Ne pas rompre cette paix difficilement acquise.

Il s'en est ouvert à d'autres membres de sa communauté. À Pierre surtout, son confident, un vieil homme aux allures débonnaires et aux yeux pétillants. Ils illuminent son visage rond.

— Mais qui est ce Julien dont il parle ? Tu me dis que la vérité est multiple, Pierre, mais moi je suis unique !

Pierre sourit.

— Nous sommes tous uniques Julien. Ce sont nos regards qui diffèrent. Je te vois avec mes yeux. Ceux d'un vieillard indulgent et magnanime à ton égard. Il ne voit en toi que ta recherche d'absolu, ta tristesse inhérente ou ta générosité d'âme. Qu'ai-je à faire de tes échecs ? Qui suis-je pour juger tes abandons, tes lâchetés ou tes faiblesses ? Je n'attends rien de toi. Ton amitié m'est précieuse, tu ne m'as jamais déçu. Sylvain, tu l'as mis au monde, tu lui as donné force de vie, tu as éveillé un esprit au divin, à la beauté, à la médiocrité et à la souffrance. Quelle responsabilité !

Comment veux-tu qu'il te regarde comme moi ?

— Pierre ! Tout ce qu'il dit de moi est faux ! Il omet la moitié de mon existence ! Il me juge à chaque page !

— Faux ! Tu n'as que ce mot à la bouche ! Que tu le veuilles ou non, la souffrance qu'il exprime est vraie, et c'est toi qui l'as rendue possible en lui donnant la vie ! Et comment voudrais-tu qu'il n'omette pas la moitié de ton existence alors qu'il est censé en ignorer tout ?

— Mais Lucie, sa mère aurait pu lui dire, lui expliquer !

C'est là que Julien a compris. Sylvain brode une histoire, mais où est Lucie ? Sa colère n'est rien d'autre, Lucie est absente de cette vision. Lucie, absente ? Deux mots contradictoires ! Pour lui, elle n'a jamais été absente, elle a juste pris une autre forme, une autre consistance. Colère et tristesse. Ce n'est pas la réapparition de Sylvain dans sa vie qui les provoque, mais l'obligation qu'il a de redonner chair à Lucie. Il croyait leurs psychés unies sous d'autres cieux et il comprend, avec brutalité, qu'il y était seul. Qu'en pense-t-elle ? Pourquoi l'a-t-elle effacé à ce point.

— Commence par apaiser ta colère Julien, ce que tu as à faire te viendra alors naturellement à l'esprit.

Il lui aura fallu plus d'une semaine. Le brouillard s'est levé. Les dernières traces de neige ont laissé place au printemps. Le gazon est vert, l'océan bleu, les rochers tirent vers le rose. Le soleil se lève ce matin-là sans hésitation. Il jette ses premiers rayons dans la petite chambre, sur la table de chêne, sur la feuille de papier. Julien répond :

« Percé, le 16 avril 1993

Mon fils,

Ta lettre a retenu toute mon attention. Elle m'a en effet surpris dans un premier temps, puis attristé.

Mais je dirai comme toi, évitons les sujets qui fâchent. Et que soit béni cet éditeur qui, sans le vouloir sans doute, m'a rendu, pour la première fois, utile à tes yeux !

Une préface ? Pour dire quoi ? Donner ma version des faits ? Non, ce n'est pas cela que tu cherches, je le sais trop bien. Je l'ai très bien compris au travers de ton manuscrit. Si cet éditeur ne t'avait pas fait cette demande, j'aurais découvert ton livre dans une librairie ! Non, cet éditeur est un petit futé, il

veut par cette préface, accréditer ton travail ! Peut-être avait-il une meilleure image de moi que celle que tu lui as présentée ?

Je t'ai fait souffrir Sylvain, je l'ai compris. Et si j'ai appris, à mes dépens, que la vie est souffrance, la tienne m'est insupportable. Il m'a fallu difficilement l'avaler, la digérer, avant de pouvoir prendre ma plume.

Tu as certainement raison, le moment est sans doute venu de nous connaître enfin !

C'est cela que je te propose. Laisse-moi te raconter pourquoi tu es là, d'où tu viens. Accompagne-moi le long de mon existence, jusqu'à toi. Après cela, je t'écrirai ta préface.

Je serai en France dès le premier signe,

Ton père qui t'aime, quoique tu puisses en penser…

Julien »

Chapitre I : Lorsque tout semble impossible

Sylvain a rencontré son père ce samedi 29 mai 1993.

Il est d'abord resté une heure sur le Pont Neuf à regarder la Seine couler. Elle est passée, il est resté. Annihilé par cette agressivité qui l'obsède, l'enrage. La peur de lui, de la vie, la peur d'y entrer. Tout cela se mélange, s'intoxique, se pollue. Alors, ses poings se serrent, il frappe. Cette rage le hante, l'habite depuis longtemps. Il a pu la contenir sur le papier, seulement sur le papier. Une lettre douce, un manuscrit édulcoré. Il a fait belle belle, et il est comme un imbécile à regarder l'eau passer. Julien est là tout prêt, l'attend peut-être encore. Mais Sylvain ne peut effacer le sourire de gagnant qu'il imagine sur les lèvres de son père et cela le révulse. Il n'aurait jamais dû écrire et rester magasinier. Garder sa petite vie et ne devoir rien à personne. Il relève les

yeux sur la ville qui rayonne, le soleil printanier, suivre la Seine, saluer ses monuments, ses bouquinistes. Il a envie d'être heureux, merde ! Et il regarde l'eau couler.

De son père, il n'a plus aucun souvenir. Ses dix-neuf ans d'absence n'ont laissé aucune trace de leurs trois ans de vie commune. Il n'en a jamais cherché. Il emmerde son père ! Il n'était important qu'aux yeux d'une seule personne, sa mère. Et elle a toujours camouflé sa culpabilité derrière un flot d'amour et d'émotion sans failles, mais sans explications. Il a rompu avec elle. Être seul, vraiment seul. Mais reste la peur du vide. Le vide d'une petite vie.

L'eau passe, la rage l'empoisonne, la haine, vers les autres, vers lui.

Son regard se pose sur le Louvre, sur son halo d'admiration, lui qui n'est rien, à part le fils de Julien Loriers. Et enfin il bouge, ses pas le conduisent alors vers Saint-Germain-des-Prés, puis l'austère coupole du Panthéon, une rue calme du Quartier latin, un petit hôtel. Il hésite encore, espère être en retard, qu'il soit parti. Il pousse la porte vitrée. Vient une pièce de taille modeste, des murs habillés de lambris de chêne et d'une tapisserie délavée. Dans le fond, un comptoir, au centre, quelques fauteuils autour d'une table basse et… Julien ! Il se

fige. Une bouffée de chaleur, la poitrine se contracte, la respiration siffle, les poings se serrent. Le frapper, le tuer, ce fils de pute ! Fuir, la peur, il a toujours fui ! Trop tard, les yeux se croisent, s'accrochent. Ceux de Julien l'enveloppent. « Fais pas chier avec ton regard séducteur ! » Pour la presse, Julien Loriers a du charisme, du charme, du magnétisme. Sylvain revoit cette photo, aperçue furtivement dans le fond d'une armoire, sous une pile de linge féminin. Les cheveux étaient alors châtains et le sourire éclatant. C'était la photo d'un homme heureux. Un homme qui ressemblait étrangement à celui qui le regarde tous les matins dans le miroir de la salle de bain, le sourire en moins. Même tignasse, même carrure. Quelques années en plus. Il suffit de remplacer son jeans et son pull de coton par du shetland et un pantalon en lin. Différence : le regard. Celui de Sylvain est dur, il tue !

Il est maintenant face à son père, face à ce passé secret et omniprésent durant toute son enfance. Pas de paroles posées sur le vide. Lorsqu'il était en âge d'en exiger, Sylvain n'en a plus voulu. S'installe alors un silence gigantesque, trop lourd à porter. Car le silence se porte. Il a préféré le silence à la vérité. La vérité on la subit, et elle peut tuer.

Elle pourrait faire de lui un accident, le conduire au bord du vide, donner le vertige.

Il lui faut maintenant trouver une place dans la vie de cet écrivain branché, à la carrure large, à la chevelure blanche, à l'aura perceptible par tous.

Cacher son émotion, son malaise, maîtriser sa respiration, mais Sylvain ne peut effacer les quelques larmes qui coulent sur ses joues imberbes.

D'abord des mots banals, sans importance, quelques gestes retenus. Julien ne quitte pas Sylvain des yeux. Il l'accroche, le sonde, il est à l'aise, cherche à séduire. Sylvain, sur la défensive, entame les hostilités.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Retracer notre histoire, Sylvain ! J'ai découvert en lisant ton manuscrit que tu n'en connaissais rien ! Ta mère ne t'en a jamais parlé ?

— Crois-tu que ce soit facile pour elle ?

Et brusquement, la colère éclate. Sylvain crie, hurle par moment. Crache toute sa haine, se libère, vomit, vitupère.

— Crois-tu qu'elle soit heureuse ? Pourquoi le serait-elle ? Tu casses tout, tu lui fais un gosse et tu te tailles ?

Julien le regarde, mais son sourire n'est plus. C'est donc l'image qu'il a reçue.

—Je suis là avec toutes mes questions, mes vides… Je suis l'accident, la tache !

Si Julien garde son calme, c'est en souvenir de sa propre colère, quelques semaines plus tôt.

—Maman souffre ! Comme moi, comme tous à la maison ! Et tout ça pour quoi ? Parce que nous n'étions plus dignes du grand Julien Loriers ? De quel droit ? Pourquoi devrais-je vivre dans un bain de tristesse à cause de toi ?

Faute de réaction, la tension retombe, Julien laisse passer quelques longues minutes…

—Je mérite peut-être ta colère. Je suis heureux qu'elle soit sortie dès notre première entrevue. Les choses sont plus claires pour moi maintenant.

Elles sont plus claires, mais surtout plus douloureuses. Lucie. Pourquoi n'a-t-elle jamais défendu son image ? C'est pour elle aussi qu'il est ici.

—J'ai moi aussi ressenti de la colère en lisant ton manuscrit, et je n'en avais peut-être pas le droit, dans la mesure où la colère s'encombre de droits ! Je n'ai pas l'intention de te bassiner avec mon histoire, je voudrais simplement te donner les éléments nécessaires à ta compréhension. J'aimerais te livrer mon senti, tout au long de ma vie,

jusqu'à toi… Ce que les psychologues appellent « mon vécu ». J'aimerais que tu m'accompagnes quelques jours, tout au long des lieux qui ont fait mon existence. Pour chacun d'eux, je te ferai revivre une scène, par écrit, je préfère.

Julien sort le manuscrit d'une petite serviette.

*

Sylvain s'est retrouvé à nouveau sur le Pont Neuf, quelques heures plus tard, à regarder l'eau passer, comme un flux lent, infini, comme la vie, avec dans les mains, la grosse enveloppe, le manuscrit. Il se rappelle vaguement s'être encore emporté, avoir encore crié, hurlé même. Il l'a fait au nom de sa mère qui pourtant ne lui a jamais rien demandé, ne s'est jamais plainte, n'a jamais fait le moindre reproche à ce père absent. C'était peut-être sa dernière lâcheté. Il était plus difficile de dire simplement qu'il lui avait manqué. Qu'il n'était qu'un accident, une tache.

Mais il ne l'a pas frappé, de cela, il est sûr.

Et la Seine a coulé longtemps avant qu'il ne retrouve un peu d'ordre dans son esprit chamboulé. Avec toujours la même envie, boire, sa réponse, et la violence pour

combler le vide. Il est rentré dans son minuscule appartement, posé le manuscrit sur la commode pour l'oublier.

Il y est presque arrivé. Ce n'est pas lui qui occupe son esprit, c'est ce regard. Il l'a tenu, il était chaud, il y était bien. Dur à dire. Julien a même parlé d'amour, le con ! Peut-on aimer dans l'absence ? Lui, Sylvain, qui n'a jamais aimé personne. Juste sa mère, enfant, par instinct ! Il a cru aimer Carole, mais elle est partie.

Julien ne nourrit plus sa colère. Pourtant la rage s'accumule toujours. Reste Lucie ! Celle qui lui a imposé cet imbécile de Maurice à la place de Julien ! Elle lui a préféré son beau-père ! Un connard de la pire espèce qui ne lui adressait jamais la parole. Lui, il l'a frappé ! Puis Madeleine et Annie, ses demi-sœurs qui le snobaient. L'enfer, il est parti !

Viennent les derniers jours du printemps. Ils sont pluvieux. Le regard de Julien est toujours là. Il sape sa colère. Doucement.

Puis l'été s'installe sur Paris. Lorsque son travail de magasinier l'autorise, il pratique une terrasse ou l'autre, boit quelquefois trop, pour oublier la solitude. Il l'a voulu, il en souffre. Le regard l'obsède toujours. Il dit qu'il faut aimer. Mission impossible. Lui a appris à frapper, pas à aimer.

La ville se vide au mois d'août. Il n'a pas d'amis. Carole ne lui répond plus. Rien ne change si ce n'est la rage, le vide. Mais il est une sorte de porte qui se découpe derrière ce fatras.

Le manuscrit est sur la commode, quelques poussières en plus.

Il a plu en septembre. Sa mère essaye de l'appeler au travail. Sylvain n'a pas de téléphone. Il boit trop.

Octobre est froid. Un dimanche, sa mère frappe à la porte. Il a ouvert. Elle le prend dans ses bras. Il reste les bras ballants, mais ne la repousse pas. C'est bon, mais il n'en dit rien. Il prétexte un rendez-vous, il lui faut partir. Il prend l'enveloppe et la lui donne. Elle est toujours scellée. Il voit la peur dans les yeux de sa mère.

Le dimanche suivant, elle est là, le prend à nouveau dans ses bras. Le serre plus fort encore. Elle redépose le manuscrit sur la commode après en avoir extrait quelques feuilles. Elle lui propose une expérience, découvrir Condé-sur-l'Escaut. C'est là que Julien a grandi. Et comme toujours, Sylvain ne dit rien.

Lorsqu'ils atteignent le fleuve, il est encore brumeux. Le brouillard le couvre, serpente et enveloppe ses rives. Lucie lui fait ouvrir l'enveloppe, en douceur, à sa manière. Elle feuillette le manuscrit de son

père en lui montrant son fleuve omniprésent. Elle lui dit qu'il l'a aimé, comme un ami d'enfance. Tout comme cette route qui l'épouse. Elle est étroite et défoncée. Elle se glisse sous le manteau dès qu'elle le peut. Lorsqu'un pont l'oblige à prendre de la hauteur, elle replonge aussitôt pour rejoindre la berge. Elle lui dit qu'ici se trouve l'humanité de son enfance. Elle lui dit que c'était par là, et seulement par là, qu'on accédait alors à l'usine et à la propriété. L'eau, chemin d'accès d'alors au monde moderne.

Les premiers bâtiments de briques de l'usine se devinent. L'asphalte usé laisse place au béton des quais. Le vieux complexe industriel profite aussi du brouillard. Le chancre se fait une beauté mystérieuse. Lucie donne un coup de frein et demande à Sylvain d'imaginer l'enfant qui débouchait ici, courbé sur son vélo, et qui terminait sa course en dérapage contrôlé à la limite du quai. Difficile à imaginer pour un enfant qui a grandi à Ivry-sur-Seine ! Un jour, il a freiné un peu trop tard. Dans son manuscrit, il décrit les fessées de sa mère. Et son père, dont il craignait par-dessus tout, la colère, l'a serré dans ses bras.

Elle arrête la voiture face à l'Escaut. Ils entrent dans le premier bâtiment. Tout y est abandonné. Lucie parle des odeurs. Décrit

les femmes en tabliers blancs, les hommes en cache-poussière autour des chaudrons fumants. Et derrière, l'immense salle des métiers à tisser, les bobines qui se déroulent, les étoffes qui s'enroulent lentement sur leurs axes, le vacarme assourdissant des navettes qui passent et repassent, qui tissent et retissent. Julien enfant y était chez lui. Les fileuses les plus hardies passaient la main dans les cheveux frisés et l'appelaient Julien, d'autres, plus craintives, « monsieur Julien ».

Puis le hangar laisse place à un mur plus modeste, il délimite le domaine. Ils le traversent. Derrière se cache la maison familiale. Elle jouxte les bâtiments administratifs. Son chemin d'accès est beaucoup plus imposant. Une allée ornée de hêtres pourpres la délimite et en fait un passage presque couvert. Le brouillard ne s'y aventure pas. Le parc se montre tel qu'il est, à l'abandon. Un reste de gravier crisse sous leurs pieds lorsqu'ils remontent l'allée, les six cents mètres qui séparent « le château » de son fleuve. Il déroule vers lui son escalier de pierre bleue, comme pour l'inviter à l'inonder une fois pour toutes. Lui faire oublier son présent, laver de sa mémoire son passé plus glorieux. C'est la fine tourelle qui surplombe son flanc gauche qui lui vaut cette appellation de « château »

lui dira Lucie. Le reste est un mélange de briques et de pierres de France. L'allure est efflanquée et asymétrique. Le tout donne un bâtiment qui se ramasse sur lui-même et supporte des toits aux pentes raides.

La porte de service est défoncée. Tout y est vide, dévasté, dégradé. Les voleurs de matériaux sont passés. Les odeurs de putréfaction, âcres et lourdes, agressent le nez. Les murs sont lézardés et gonflés d'humidité par endroits. L'escalier de chêne, les cheminées de marbre ou le mobilier de cuisine ont disparu. Au milieu de la pièce, quelques caisses, domaine des squatteurs. Lucie propose de s'y asseoir. Elle sort les feuilles de son sac. Elle s'est décidée à ouvrir le passé, sans attendre la demande de son fils.

Condé-sur-l'Escaut, le 9 octobre 1967-Julien

Mort de Che Guevara
Premiers troubles universitaires en Italie
Manifestation au Pentagone contre la guerre du Vietnam
Scott Mackenzie chante « San Francisco »

Je pousse la porte de service. Les odeurs de cuisine me montent au nez. Elles atténuent celles, habituellement âcres, que dominent cette trop grande bâtisse. Julie, assise à la

grande table devant une tasse de café fumante, me lance un sourire.

— Ah… Julien !

Grande, fine et vieille, son visage émacié est dominé par un chignon de cheveux blancs et épais. Le nez est grand et proéminent, les yeux larmoyants, le sourire sincère et les rides profondes. Les mains osseuses, posées sur la table comme des objets d'un autre âge sourient, elles aussi. La robe sombre, le tablier noir, l'odeur de savon noir et d'eau de Cologne, mes souvenirs, mon subconscient. La vieille gouvernante est heureuse.

— *Een kleine koffie Julienke ?*[1]

— *Graag Julieke !*[2]

Je m'assieds et Julie remplit de café une tasse de porcelaine de Limoge, le service de mon enfance. Il ne m'en faut pas plus pour revoir la table familiale, les colères ou l'hilarité de mon père. Ma mère, droite, noire, et mon frère Jean à ses côtés, raide, lui aussi. Et Marguerite, la jolie Marguerite, ma sœur. Savant mélange. Les cheveux noirs crépus et la langue acérée de ma mère, les yeux bleus, la tendresse et l'humour de mon père. Marguerite, ma complice. J'ai toujours admiré son adresse verbale, sa spontanéité et sa force.

---

[1] Un petit café, Julien ? Le « ke » est un diminutif affectueux.

[2] Volontiers, Julie

— Hé Julien ! Tu rrrrêves ?

Je relève les yeux. Julie sourit toujours. La vieille Flamande fait rouler ses « rrrrr ».

— Je suis venu par la rivière.

— Ah… les souvenirs… Je t'ai fait de la blanquette ce midi !

— Merci Julie ! Pense aux autres aussi !

Les autres…

Elle hausse les épaules.

— Ton père aime la blanquette aussi !

Une sonnette pendait au milieu de la table familiale. Ma mère en usait pour un rien. Julie apparaissait alors.

— Tiens, prends vite une galette et monte. Tu vas être en retard.

— Marguerite est là ?

— Elle est déjà en haut !

La réunion est pour onze heures. Armand Loriers ne supporte pas le retard. Je monte l'imposant escalier de chêne. La porte de ma chambre est légèrement entrouverte. Je n'y entre pas. Plus rien ne subsiste de mon univers. C'est l'endroit choisi par ma mère pour ses rangements. Ma maison d'enfance n'est plus que le siège social de l'entreprise qui m'emploie. La porte du bureau est ouverte. Une voix forte s'en échappe.

— Julien ! annonce Armand Loriers. On n'attendait que toi.